





L.A. Braun

Hanafuda  
Le jeu des fleurs



Livr'S Éditions

Retrouvez notre catalogue sur le site de Livr'S Éditions  
[www.livrs-editions.com](http://www.livrs-editions.com)

Illustration de couverture : Pyel Inc.

Photo de L-A Braun : Lale Akat Photographie

Illustrations intérieures (fleurs) : Shutterstock - ArtnLera

Droits de traduction, reproduction ou d'adaptation réservés pour tous pays. Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est interdite sans l'accord écrit de l'auteur. Une copie ou reproduction par quelque procédé que ce soit, photographie, scanner, microfilm, bande magnétique, disque ou autre, constitue une contrefaçon passible des peines prévues par la loi du 11 mars 1957 sur la protection des droits d'auteur.

Toute demande sera adressée à Livr'S Éditions

<[contact@livrs-editions.com](mailto:contact@livrs-editions.com)>

ISBN : 978-2-930839-98-1

*Pour Kevin, mon amour de rêve.  
Pour Manon, mon poireau, ma jumelle démoniaque.*



## Les neuf règles du *gokudo*, le code d'honneur des yakuzas :

- 一 Tu n'offenseras pas les bons citoyens,
- 二 Tu ne prendras pas la femme du voisin,
- 三 Tu ne voleras pas l'organisation,
- 四 Tu ne te drogueras pas,
- 五 Tu devras obéissance et respect à ton supérieur,
- 六 Tu accepteras de mourir pour le *kumichô*<sup>1</sup> ou de faire de  
la prison pour lui,
- 七 Tu ne pourras parler du groupe à personne,
- 八 En prison, tu ne diras rien,
- 九 Il n'est pas permis de tuer un *katagari*<sup>2</sup>.



---

<sup>1</sup> Kumichô : patron, chef de clan

<sup>2</sup> Katagari : individu n'appartenant à aucune mafia.





# on récolte ce que l'on sème inga òhò

## Prologue

Même la décision la mieux préparée, la plus sagement réfléchie, peut entraîner des moments de doute une fois exposée à la lumière de ses conséquences. Cependant, tant que l'on n'a pas connu cette conjoncture capable de faire basculer toute notre existence, cet instant intense et terriblement réel, on ne sait pas vraiment ce qu'est le regret.

Au moment où j'ai franchi le point de non-retour alors que je regardais la fin d'une ère droit dans les yeux, j'ai enfin compris.

J'ai eu comme le sentiment d'entrapercevoir ce qu'aurait pu devenir ma vie si je n'avais pas fait les mêmes choix.

Quand je repense au passé, à mon parcours chaotique, je ne sais pas vraiment dans quelle mesure j'aurais pu mieux réagir. Après tout, comme le dit Lady Macbeth après avoir tué Duncan, « ce qui est fait ne peut être défait ». Il faut vivre toute notre

existence avec ces taches de sang qui refusent de disparaître de nos mains. Puni ou impuni, le forfait pèse sur notre âme, la marque à l'encre indélébile.

Travaillant pour le crime organisé japonais, j'ai appris à passer outre mes émotions, à agir de sang-froid même dans les situations les plus épineuses. Il y a un seul mort que je ne parviens pas à ignorer, un cadavre qui hante mes cauchemars et qui éveille en moi un profond mal-être. Un seul homme que je déplore chaque jour de n'avoir pas pu sauver.

Ce n'est pourtant pas à lui que je pense, à ce moment-là, alors que je me trouve dans le bureau du *kumichô*, mais bien à mes parents, massacrés par ses hommes de main. Pendant presque vingt ans, j'ai réfléchi à cet instant où j'aurais l'occasion de l'abattre... et là, je tiens enfin l'occasion d'accomplir ma vengeance. Mon arme pointée sur lui n'attend qu'une pression de mon index pour cracher son projectile assassin et mettre fin à l'existence de cet être infâme.

— Alors, voilà ce que tu me reproches depuis le début, *gaijin*<sup>3</sup> ? demande le vieux, le visage à la fois las et furieux.

— Vous croyiez vraiment que j'allais oublier ?

Je lui rends son regard de dégoût.

— Pendant toutes ces années, c'est tout ce que tu attendais ?

Je lui réponds par l'affirmative, sans paroles inutiles.

— Comme quoi, tel père tel fils. Les gènes du traître ne disparaissent jamais.

— À vous écouter, on pourrait croire que c'est moi le coupable dans l'affaire.

Voilà le problème, avec la vengeance : on finit par oublier

---

<sup>3</sup> Gaijin : étranger

la raison de son conflit. On finit même par oublier qui porte la responsabilité de cette descente aux enfers, qui a donné le premier coup. J'ai assisté et participé à la mort de pas mal de gens, j'ai aussi échappé à mon lot de situations épineuses. En tuant Monsieur Fukuda, je vais réduire ma propre espérance de vie de plusieurs dizaines d'années. Cela ne me fait pas peur, pourtant. J'ai déjà accepté mon destin. La mort fait partie de ma vie, depuis mon surnom – *Shin*<sup>4</sup> – jusqu'à la raison de ma présence ici, le massacre de mes parents.

J'aurais pu élaborer un plan afin de faire passer ce meurtre pour un accident, mais je voulais que le vieux me regarde droit dans les yeux au moment où j'appuierais sur la détente. Je voulais qu'il sache que c'était le fils prodigue qui l'avait envoyé en Enfer. Qu'il sache qu'il n'avait jamais eu ma confiance et que je m'étais toujours joué de la sienne.

Bien sûr, je sais parfaitement comment cette affaire va se terminer : une équipe de nettoyeurs viendra s'occuper de mon cas. Une balle dans la tête, et hop, voyage sans retour dans les profondeurs de l'East River. J'ai vu trop de gens finir de cette manière pour espérer un avenir meilleur...

Comment j'en suis arrivé là ? C'est simple : tout a commencé par une trahison. Tout finira par une trahison. Dante Alighieri exprime bien cette réalité dans son Enfer : il n'y a pas pire péché que de tromper celui qui vous a offert sa confiance.

---

<sup>4</sup> Shin : mort



# la survie du plus fort jaku niku kyô shoku

## Chapitre 1 : trauma

Mon père est arrivé aux États-Unis en 1997, deux ans après ma mère et moi. Il avait déjà bien compris qu'il s'engageait sur une pente glissante, puisque ce départ pour New-York visait à nous protéger des représailles des yakuzas. Mon père n'avait jamais commis aucun acte volontairement malveillant de sa vie, il aspirait seulement à sortir de sa misère et de sa tristesse. Il a eu le malheur de croire qu'il pourrait se faire de l'argent facile tout en restant honnête.

Le terme *yakuza* vient de la dénomination d'un type de main particulier à l'*oicho-kabu*, qui se joue avec un jeu d'*hanafuda*<sup>5</sup>. À l'*oicho-kabu*, le but est d'obtenir un score de neuf ou approchant. Il n'y a rien de pire que de sortir un *yakuza*, car il totalise vingt points, donc un score nul (ya(8) – ku(9) – za(3)). Encore aujourd'hui, je m'interroge. Pourquoi les yakuzas ont-ils choisi

---

<sup>5</sup> Hanafuda : littéralement, le jeu des fleurs

de se faire appeler de cette façon ? Quelle estime ont-ils d'eux-mêmes ? Peut-on voir là le signe que leur destin se trouvait dans leur déchéance actuelle ?

Au Japon, on les appelle d'ailleurs plutôt *boryôkudan*<sup>6</sup> de nos jours, tandis qu'eux-mêmes préfèrent s'appeler *gokudo*, la voie extrême.

Mon père, Matsuo Arihito<sup>7</sup>, gentil boucher qu'accompagnait partout et tout le temps l'odeur de la mort, pugnace et inaltérable, n'avait pas grande ambition dans la vie. Il espérait gagner ce qu'il fallait pour nourrir sa femme et son fils. Mais un jour, il s'est lié d'amitié avec un joueur, un parieur, un chercheur de petits larcins et de magouilles. Il s'est laissé entraîner dans la débauche de son ami voguant entre les clubs de jeux clandestins.

Manque de chance, un des hommes de confiance du *kumichô* d'un clan lié au Yamaguchi-gumi<sup>8</sup> le repéra en constatant qu'il jouait bien à l'*oicho-kabu*. Le jeu fut une des premières activités des yakuzas : encore au début du XX<sup>e</sup> siècle et jusque dans les années soixante, je crois, il constituait leur source de revenus principale. Parfois aussi, ils « rendaient des services financiers » aux gens des quartiers dans lesquels ils vivaient et protégeaient les commerçants des coups durs ou revers de fortune.

Depuis, les choses ont bien changé, même si les cercles de jeu privés ont toujours leur petit succès.

Celui qui joue pour le clan n'est pas supposé gagner. Il doit animer la partie, faire monter les enjeux, amuser les joueurs, mais en aucun cas ne doit-il faire perdre les clients de manière trop évidente. Ceux-ci doivent conserver leur joie et leur espoir

---

<sup>6</sup> Boryôkudan : littéralement, groupe de violence

<sup>7</sup> Au Japon, le nom de famille vient avant le prénom

<sup>8</sup> Le clan le plus puissant de yakuzas au Japon (source : Tokyo Vice, écrit par le journaliste américain Jake Adelstein)

de la victoire pour rester aux tables et continuer à profiter de l'ambiance, à dépenser sans compter.

Jouer avec de l'argent, voir des piles de billets passer sous son nez pour n'en gagner que des miettes, fréquenter la lie de la société japonaise, tout cela finit par gâcher votre innocence, éveiller en vous des envies inavouables. Quand mon père a senti qu'il basculait dans un enfer échappant à son contrôle, il a envoyé ma mère, seule avec son fils de quatre ans, s'installer aux States, à New York (il pensait qu'il lui suffirait de traverser les USA pour se faire oublier de ses nouveaux frères).

Il aurait pu éviter le pire. Ma mère aurait pu ne pas mourir, s'il n'avait pas décidé de nous rejoindre avec les poches remplies d'un argent qui appartenait à quelqu'un d'autre. Un individu de toute évidence peu respectable, avec plus de tatouages que lui. Quelqu'un qui n'hésitait pas à exhiber son doigt coupé dans la rue et serrer la main des flics quand il sortait de cellule. À présent, Matsuo Arihito devait affronter le *zetsuenjō*<sup>9</sup>, bannissement irréversible du clan. Si l'organisation avait renoncé à le compter parmi ses membres, elle mettrait cependant tout en œuvre pour récupérer son argent. Peu importait qu'il revienne mort ou vif au bercail, tant que les billets sales retournaient dans les poches de leur propriétaire.

Ma mère et moi, nous vivions dans un petit appartement du Bronx, dans un immeuble de prolétaires. Elle travaillait dans un restaurant, se tuait à la tâche pour nous nourrir plus ou moins décemment. Comme elle n'avait pas le temps de s'occuper de moi à cause de son emploi, elle me laissait souvent chez les voisines, Luna et Katty, deux jeunes Américaines qui gagnaient

---

<sup>9</sup> Le zetsuenjō ne constitue pourtant pas la pire sentence dans le milieu, car il autorise de maintenir des relations avec les autres clans dans le cas où le litige serait réglé. Cependant, une fois le zetsuenjō prononcé, le yakuza ne pourra jamais retrouver de place dans aucun clan.

leur croûte en vendant leur corps. Même si ma mère ne voulait pas de cette vie ou de ce type de compagnie pour son fils de quatre ans, elle avait conscience de l'absence d'alternative.

Notre appartement, un trois pièces et salle de bain situé au sixième étage sans ascenseur, profitait d'une magnifique vue sur une allée qui puait le rat mort et la pisse. J'ai de vagues souvenirs d'un papier-peint jaune canari – ou bien jauni par l'abus de cigarettes de l'ancien locataire. Des meubles qui évoquaient le Japon, dans un décor de décadence américaine.

L'appartement minable, les filles de joie comme baby-sitters et l'odeur atroce de la misère humaine, donc.

Quand le père retrouve sa famille, rempli du soulagement extatique de celui qui a échappé aux repréailles, il porte deux valises : l'une pleine d'argent, l'autre pleine de vêtements. Avec un cadeau pour la mère, un joli collier de perles. Elle est si contente de le retrouver qu'elle pleure toute la nuit en serrant son mari et son fils dans ses bras sur le futon de la petite chambre qu'ils partagent tous les trois. La vie pourrait presque redevenir comme avant, bien avant tout cela, quand le père et la mère étaient heureux malgré le salaire de misère. Mais en plus de l'argent sale, le père revient également avec du sang sur les mains, et cela, sa femme l'ignore.

Le lendemain, le père lui annonce qu'il faut partir. Loin de New York. Il est sûr d'avoir vu des Japonais dans les rues et il a peur que le chef du clan local ait déjà eu vent de son arrivée. Il n'est pas idiot, le paternel, pourtant sa clairvoyance ne suffira plus à les sauver, maintenant. Quand la mère dit non, quand elle s'oppose à cette fuite incessante – « Si on n'est pas en sécurité ici, on le sera nulle part ! Pourquoi a-t-il fallu que tu voles cet argent ? Et ce collier, tu l'as volé aussi ? Hein ? » –, le père sait qu'il vient de tirer la pioche maudite. Le *yakuza*. Comme un joker



qui lui rit au nez.

« Monsieur, le vingt est la pioche perdante, vous nous devez dix ans de salaire, bonsoir. »

Il en a plumé, des cons, il sait ce que ça fait. Maintenant, il expérimente la sensation de la défaite. Il faut fuir, mais il ne le peut sans l'accord de sa femme. Il est en *atari*, comme on dit au jeu de go : il ne lui reste qu'un déplacement possible pour empêcher la perte de ses pions. Mais il ne veut pas devenir plus mauvais qu'il ne l'est déjà.

Il aurait mieux fait de nous emmener de force tout de suite. En ne le faisant pas, il a failli à son rôle de père. Comme si salir l'honneur de la famille n'avait pas suffi.

Il méritait un *seppuku*<sup>10</sup>. À la place, il a laissé les yakuzas tuer sa femme. Il a abandonné tout espoir d'avenir heureux pour son fils. Il a échoué.

Ce qui s'est passé après, ce jour-là, je n'en ai gardé aucun souvenir. J'ai pu reconstituer les faits sur base d'informations obtenues par la suite.

Je suis en train de colorier dans le living, pendant que ma mère prépare des nouilles. Mon père est entré dans le salon sans ôter ni chaussures ni veste. Il était parti chercher un nouveau boulot, faire profil bas, se mêler à la masse prolétaire. Cependant, en '97, des immigrants japonais à New York, ça ne passe pas inaperçu, loin de là.

Il arrive, essoufflé, file dans la chambre et sort les valises. Ma mère demande ce qui se passe. Tous les deux se retrouvent ivres : lui, de colère ; elle, de peur. Chacun plongé dans des émotions violentes et tortueuses qui font perdre tout repère

---

<sup>10</sup> Seppuku : terme désignant le suicide rituel commis à la suite d'un déshonneur complet

et engloutissent tout raisonnement logique, ils oublient ma présence. Je me souviens d'une seule scène avec précision : mon père s'approche de ma mère en criant, des filets de bave s'échappent de sa bouche, et il lève la main. La gifle retentit, le silence s'abat sur la pièce.

Après la violente dispute, ma mère pleure en emballant nos affaires. Elle insiste pour que je continue mon coloriage, mais je n'arrive pas à me concentrer. Sans savoir ce qui va se passer, j'ai peur. Du haut de mes six ans, je comprends déjà que ça va tourner au vinaigre.

Soudain, mon père devient livide. Il a jeté un œil par la fenêtre, et ce qu'il voit de l'autre côté fait naître l'inquiétude dans son regard. J'entends encore la chanson qui passe à la radio à ce moment : *blood on the dancefloor*. Elle tourne en boucle dans ma tête, comme un vieux disque rayé, elle me réveille parfois la nuit, elle hante mes soirées solitaires, cette chanson.

Mon père me saisit sous les aisselles et me transporte dans la chambre, où il dévoile derrière la table de nuit une bouche d'aération juste assez grande pour que je m'y glisse. Je pleure, je chouine, mais rien n'y fait, il me pousse dans le conduit et referme la grille sur moi. Il me dit de me taire..

« Chut, Hoshino, tout ira bien, mon étoile. Ferme les yeux et bouche-toi les oreilles. Tout ira bien, Papa te le promet. »

Tout ira bien ? Il faut du culot pour raconter un tel mensonge à un enfant. Il n'y a rien de plus cruel que de proférer une promesse que l'on se sait incapable de tenir, encore plus à son propre fils. Cette trahison de la pire espèce n'apporte pas l'espoir, uniquement une profonde déception. Rien d'étonnant à ce que je n'aie plus foi en rien ni personne.

J'entends du remue-ménage dans l'appartement. Une empoignade violente, les cris apeurés de ma mère, puis ceux de

douleur, puis ceux d'horreur. J'ai appris par la suite qu'ils l'avaient violée, même si mon cerveau d'enfant ne peut, à cet instant, analyser ce que j'entends. Je me souviens des cris de mon père, de ses insultes, de ses injures. Il a fini par se taire, certainement assommé. Puis deux détonations retentissent, mettant un terme aux sanglots entrecoupés de gémissements de ma mère. Les hommes du *kumichô* ont ensuite fouillé l'appartement, sans parvenir à mettre la main sur moi.

Je suis resté enfermé dans cette conduite pendant trois jours. Trois jours à sangloter et dormir, trois jours à me pisser dessus, sans rien à boire ni à manger. C'est finalement Katty qui a trouvé l'appartement en bordel et les traces de sang par terre. Elle aussi qui m'a retrouvé dans ma cachette. C'est de ce traumatisme que me vient cette mèche de cheveux blancs.

Mais ma douleur ne s'arrête pas là, croyez-moi. Le chemin du démon est tortueux, parsemé de souffrances et de trahisons.

